Document généré le 25 avr. 2024 15:44

Nuit blanche, le magazine du livre

Ou l'âme en suspens

Marc Chabot

Numéro 17, février–mars 1985

URI : https://id.erudit.org/iderudit/20260ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Chabot, M. (1985). Ou l'âme en suspens. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (17), 34–35.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

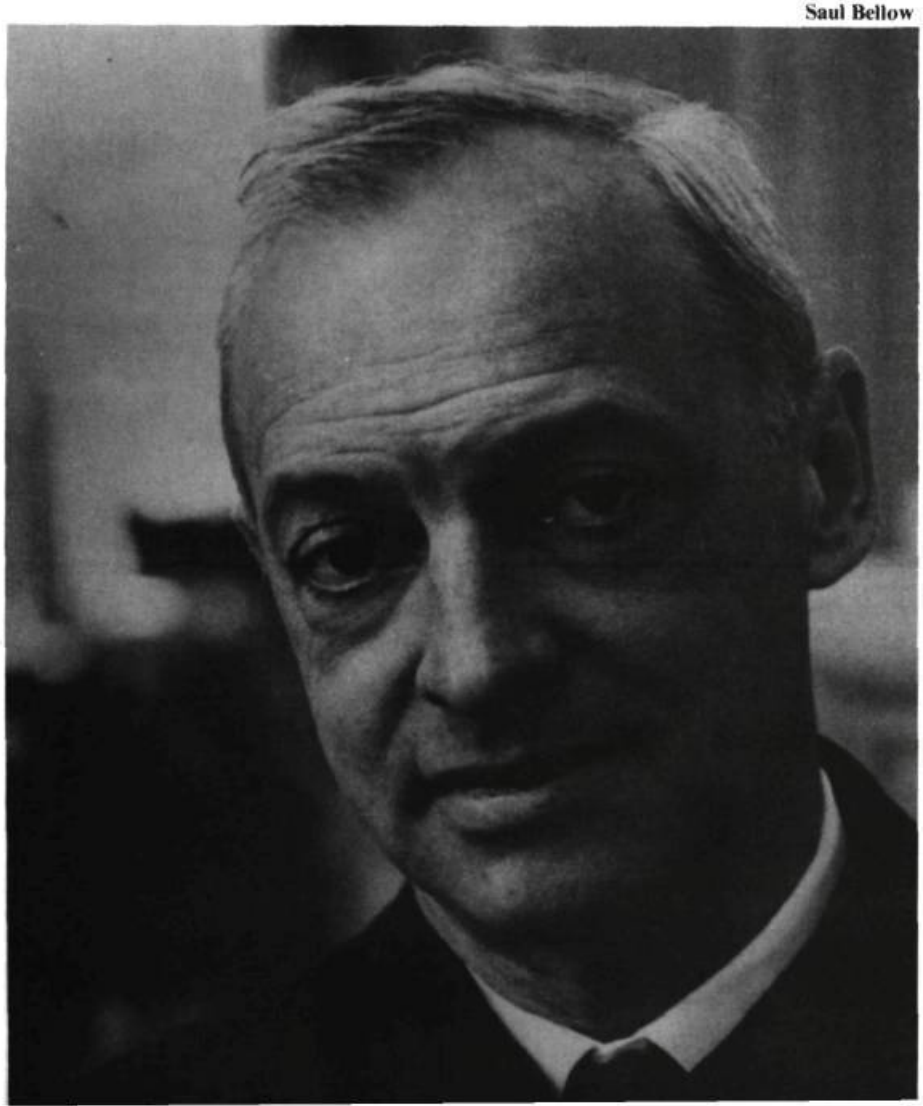
https://www.erudit.org/fr/

Saul Bellow ou l'âme en suspens

« Les sept pour cent du pays se suicident avec l'alcool. Trois pour cent, peut-être avec la drogue. Soixante pour cent se laissent dissoudre par l'ennui, simplement. Vingt pour cent ont vendu leur âme au diable. Il reste le petit pourcentage de ceux qui veulent vivre. C'est la seule chose qui compte aujourd'hui.» (*Au jour le jour*, Saul Bellow).

Détrompez-vous, Saul Bellow n'a pas fait le pari d'écrire pour les dix pour cent qui restent. Malgré le tableau peu reluisant qu'il dresse de l'Amérique, Bellow continue de soutenir que nous habitons un lieu privilégié pour défendre et réaliser l'humanisme. Le romancier n'étant finalement qu'un témoin parmi d'autres des faits du continent. Le romancier n'ayant pas pour tâche de comprendre mais de décrire. «Le philosophe, déclarait-il récemment au journal *Le Devoir*, est celui qui a la responsabilité du dernier mot.»

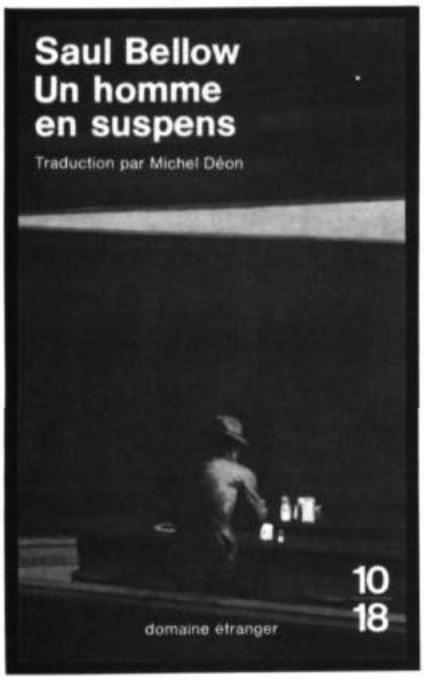
Saul Bellow



Une question piège

La plupart des personnages principaux des romans de Saul Bellow se posent la même question: «qu'ai-je à voir avec le reste de l'humanité?» Question piège qui ne peut jamais avoir une réponse satisfaisante. Peu importe. Ouvrez *Herzog, Un homme en suspens, Mémoires de Mosby*, vous retrouverez cette interrogation. Un homme fait le point. Cesse toute activité pendant quelque temps et cherche en lui, autour de lui, les liens qui le rattachent au monde.

«C'était mon devoir de contempler et de me poser la même invariable question: où se trouvait, ne serait-ce qu'une parcelle, de ce qui — ailleurs ou dans le passé — avait été dit en faveur de l'homme? Il n'y avait pas de doute que ces affiches, ces rues, ces maisons, ces rails laids et aveugles, se rapportaient à une vie intérieure.» (*Un homme en suspens*, p. 29). Pour Bellow, tout homme qui abandonne la question de la vie intérieure se place irrémédiablement du côté du pouvoir. L'écrivain ne peut se permettre une telle erreur. Le pouvoir n'est pas son affaire, tout au plus l'objet occasionnel de ses réflexions. Tous ces personnages, souvent sans emploi, qui soudainement reposent cette question primordiale seront pendant quelque temps prisonniers. D'abord parce qu'ils connaîtront la solitude, ensuite parce qu'ils deviendront incapables d'expliquer aux autres la cohérence de leur démarche.



Prenons un cas: Herzog. Professeur d'université, deux fois divorcé, intelligent mais ayant raté quelque peu sa vie de penseur. Amant des romantiques, un peu précieux par le choix des philosophes qu'il ne cesse de citer (Spinoza, Hobbes, Heidegger et autres...). Son deuxième divorce devient pour lui un prétexte à une remise en question complète. Il se pense un peu fou. Il se met à écrire des lettres à tout le monde. À son entourage immédiat au début mais aussi au président des États-Unis, à des personnes qui sont mortes, à un monseigneur qui a converti sa femme, à des psychiatres. Chaque lettre est à la fois une page de biographie mais aussi un moment de réflexion. Tout le roman est parsemé de ces lettres. Elles ne partiront jamais. Elles restent sur son bureau ou dans sa serviette.

Protéger son âme

«C'est un terrible handicap, une âme» (*Herzog*, p. 140). L'essayiste Pierre Vadeboncoeur soulignait l'an dernier dans son essai *Trois essais sur l'insignifiance* que ce qui manquait le plus aux êtres en Amérique, c'était une âme. Peut-être n'a-t-il jamais lu Bellow. Je n'en sais rien. Mais en cette fin de siècle l'âme est un handicap et pas seulement pour les Américains. Protéger son âme contre la vie sociale est devenu le souci premier des personnages de Bellow. La ville bouffe l'intérieur des individus, cette ville c'est Chicago, mais elle pourrait s'appeler Québec, Toronto, New York. Chez Bellow, c'est aussi Montréal et Lachine. Un Montréal triste et quelque peu mythique. Un Montréal de début du siècle où commencent à se mêler les nationalités, où la grippe espagnole emporte les êtres. Bellow n'a pas oublié son enfance sur la rue Saint-Dominique.

Cet été, la ville de Lachine inaugurait la Bibliothèque Saul-Bellow. L'écrivain, maintenant âgé de 69 ans, y est venu. Il y retrouvait quelques amis d'enfance. La ville ne fait pas disparaître les mémoires. La ville rend simplement les rencontres plus rares, plus espacées.

«La lumière de la conscience est bien faible», voilà ce que répète chacun des héros masculins ou féminins de Bellow. Comme si, pour penser en cette Amérique, il fallait plus qu'ailleurs faire l'effort de s'arrêter. S'arrêter pour constater l'insignifiance des faits mais surtout l'emprise qu'ils ont sur nous. Les faits font de notre conscience un filet troué. Le bonheur n'est pourtant pas dans les faits. Le bonheur n'est jamais dans la matérialité de ce monde. Les livres de Bellow sont devant nous comme une preuve que l'Amérique n'est peut-être pas si engouffrée dans les faits qu'on peut l'imaginer. Lire Bellow c'est faire l'expérience d'une Amérique qui a pour horizon la recherche d'une âme. On finit même par se dire qu'il vaut peut-être mieux ne jamais la trouver. Imaginer qu'elle gît quelque part sur les rives de l'Europe au lieu de la retracer en chacun de nous, n'est-ce pas l'erreur fondamentale que nous commettons? ■

Marc Chabot

Bibliographie

Herzog, Folio 708-709, Paris 1975.

Au jour le jour (nouvelles), Gallimard, L'imaginaire, 1983.

Un homme en suspens, 10/18, no 1415, 1981.

Mémoires de Mosby (nouvelles), Gallimard, L'imaginaire, 1984.

Le don de Humboldt, Flammarion, 1978.

Les aventures d'Augie March, Flammarion, 1977.

Le faiseur de pluie, Gallimard, 1961.

Les manuscrits de Gonzaga, Flammarion, 1981.

La planète de M. Sammler, Gallimard, 1972.

Retour de Jérusalem, Flammarion, 1977.

La victime, Gallimard, 1964.